

PAUL GROUSSAC



A BUÉNOS-AYRES

*Poésic dite par Coquelin au Politeama Argentino
à l'occasion de sa dernière représentation, au bénéfice de la société
" Damas de Misericordia ", le 27 août 1888*

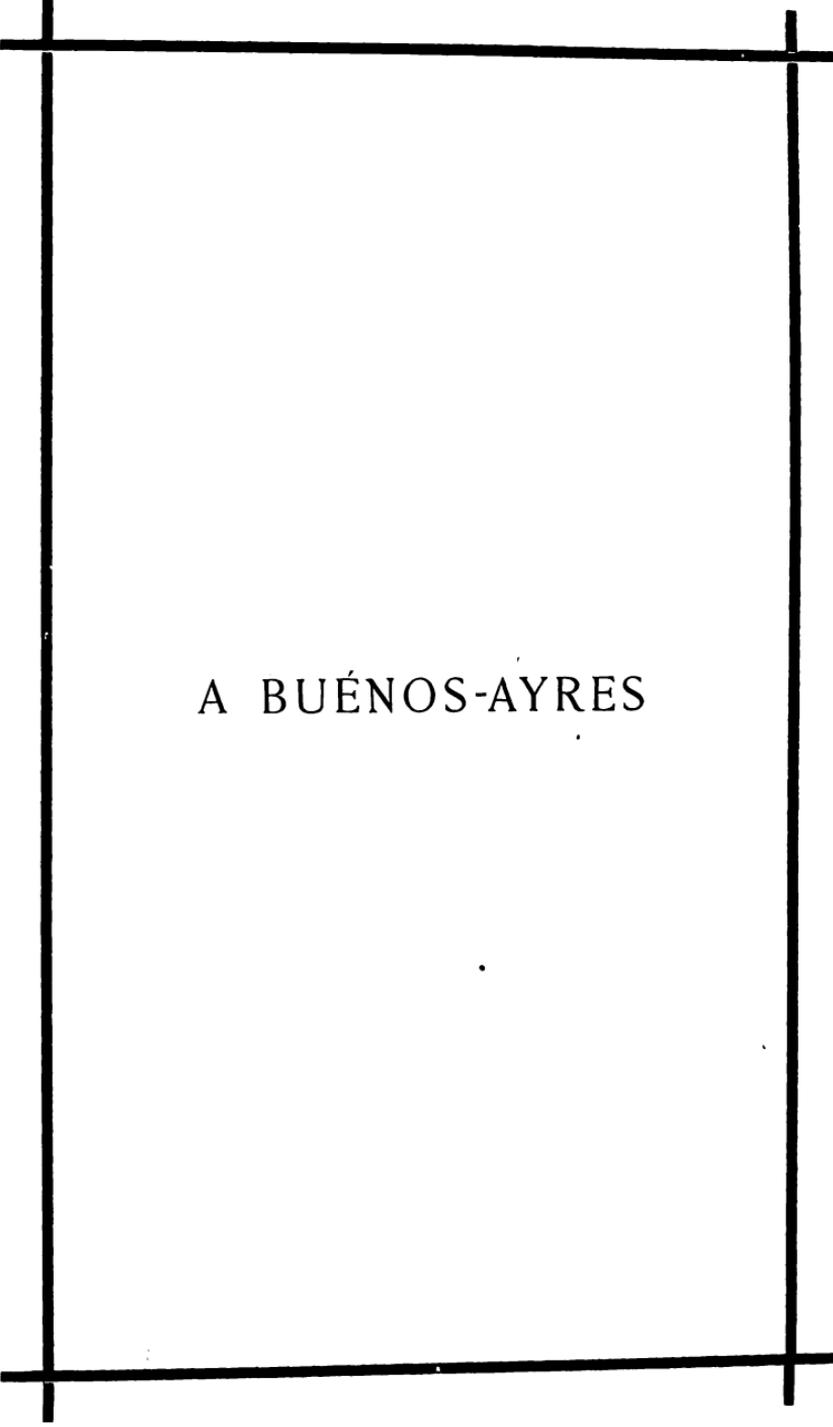


BUÉNOS-AYRES

FÉLIX LAJOUANE, ÉDITEUR

—
1888

A Buenos-Ayres



A BUÉÑOS-AYRES

Il a été tiré à part vingt exemplaires sur papier du Japon
tous numérotés à la presse

SE VEND AU PROFIT DE L'ŒUVRE "ASILO DE MISERICORDIA"

A MADAME CAROLINA L. DE PELLEGRINI

hommage respectueux

P. G.



A BUÉNOS-AYRES



Pour cette fois encor, Messieurs, je viens à vous
Sans ma provision de dialogues fous,
D'à-propos où l'acteur, pour la foule amusée,
Fait partir le mot drôle en joyeuse fusée.
Après l'éclat d'humour et le rire moqueur,
Messieurs, — laissez-vous prendre au mot jailli du cœur;
Au style familier qui, sans gêne, s'exprime
Et laisse fuir la phrase au hasard de la rime...
D'ailleurs, je veux rester, sans m'en faire prier,
Sobre, même en buvant le coup de l'étrier.

*Car nous partons. — Il n'est si bonne compagnie
Qu'on ne quitte. — Et voilà la campagne finie !...
Partir ! Ce mot, chantant comme un refrain d'amour,
Quand il veut dire espoir, fin de l'exil, retour :
Pourquoi vient-t-il trembler sur mes lèvres sincères ?
C'est que, pendant ces jours de halte à Buénos-Ayres,
Où vous m'avez partout comme un ami reçu,
Le cœur fidèle a pris racine, à mon insu ;
Et qu'il souffre, aujourd'hui qu'il faut — reflux bizarres !
Briser, comme un bateau qui coupe ses amarres,
Ces liens si puissants déjà, si tôt formés
Avec tous ceux qu'on laisse, et qu'on aurait aimés !*

*Pourtant, tous les départs ne sont pas des ruptures :
On se revoit, après de longues aventures ;
On revient, et c'est bon de retrouver souvent
Les vieux amis au poste, et plus fermes qu'avant.
Pour moi, j'en garde au cœur l'espérance secrète :
Si vous me regrettez comme je vous regrette,
Je reviendrai, portant de l'art le gonfalon,
Et ce premier séjour en présage un plus long.*

*C'est alors, au contact plus large et plus intime,
Où l'admiration se double de l'estime,*

*En revoyant encor ces maîtres applaudis,
Complets, en pied, qu'ils vous en paraîtront grandis !
— Le génie est semblable au sphinx des Pyramides :
On l'exhausse en creusant ses alentours arides. —
A travers la forêt de l'art, plus familiers,
Vous franchirez, alors, clairières et halliers,
Rencontrant là Hugo, chêne à la rude écorce ;
Augier, solide et sain, couvrant d'esprit sa force :
Musset, Dumas, Feuillet au dialogue exquis ;
Labiche, et ses tableaux qu'on prit pour des croquis...
D'autres, moins grands, auront la finesse ou le style :
Ce beau camélia sans âme de Banville
Vous délassera de Coppée, un peu musqué.
Près du fin Pailleron, parfois alambiqué,
George Sand, si limpide, en paraîtra plus ample...
— Mais, au-dessus d'eux tous, vivant modèle, exemple
Respecté des nouveaux ainsi que des anciens,
Se dressera toujours plus haut parmi les siens,
Dominant le rond-point de la forêt entière
Où tout sentier de l'art vient aboutir, Molière !
C'est notre Cervantès, à nous ! L'Atlas qui rit ;
Le colosse, amusant la foule par l'esprit,
Et troublant les chercheurs de l'énigme suprême
Qui trouvent cette empreinte au bord de tout problème ;*

*La libre verve, aussi, qui rappelle parfois
La vigne au jus sacré, l'orgueil du sol gaulois :
C'est Molière !*

*Ah ! d'emblée, à sa première ligne,
Vous l'avez acclamé, Messieurs : c'est un grand signe !
Et dont je suis bien fier, moi qui vous l'ai porté.
Car vos bravos, Messieurs ; votre fraîche gaieté,
Mesdames, sont la force et l'orgueil de l'artiste.
— L'interprète, pour qui le beau suprême existe,
Ressemble au coureur grec transmettant le flambeau :
Par l'art, il fait aimer l'ancien monde au nouveau,
Et bénir ce soleil couchant par cette aurore !*

*Votre beau nom, plein de clarté, d'éclat sonore,
Vibre, comme un écho de joie et de succès :
Et c'est par là, d'abord, que vous êtes français.
Comme nous, vous avez pour don la force gaie,
Le rire qui jaillit de l'âme fatiguée
Et lui rend, dans l'épreuve où tout semblait plier,
L'élastique vigueur du frêne et de l'acier.
Oui, je retrouve en vous les grands traits de ma race ;
Vous comprenez que l'art est sacré, car la grâce,
Fleur du progrès, sans qui tout effort serait vain,*

*Est nécessaire au monde — et le rire est divin !
— Et vous tenez à nous, encor par d'autres fibres ;
Par l'élan qui vous fit ne pas vous croire libres,
Tant qu'un seul peuple était esclave près de vous :
Et vous partiez, coupant les Andes, comme nous
Les Alpes, ô soldats de la sainte épopée !
Enfin, parmi vos noms de grands porteurs d'épée,
N'étaient-ils pas à nous, ces rudes batailleurs :
Liniers, Brandsen, Cramer... J'en passe, et des meilleurs !
— Puis quand la nation libre eut fini d'éclorre,
Vous prîtes vos couleurs au drapeau tricolore,
Dont les plis rouges, blancs, bleus peuvent contenir
Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir.
Mais, comme du passé sanglant rien ne vous reste,
Votre drapeau, d'argent coupé de bleu céleste,
Semble une voile blanche allant au port joyeux,
Entre le double azur de la mer et des cieux !*

*Mesdames et Messieurs, un mot et je m'éloigne ;
Vous m'avez fait accueil et je vous en témoigne,
Pour d'autres et pour moi, ma gratitude ici :
Merci pour l'art français, pour l'artiste, merci !
Grâce à Dieu, nous pouvons sans formule banale
Nous quitter à présent ; car la fête finale,*

*Le souvenir charmant à notre nom lié,
C'est un large bienfait où l'art fut convié.
La Comédie alerte et folle, au gai délire,
En égrenant, ce soir, les perles de son rire,
Pour en doubler le prix aux orphelins compté,
Les enchâsse dans l'or pur de la charité.
Séparons-nous contents : car c'est chose bénie
Quand ces rayons du ciel, beauté, splendeur, génie,
S'épanchent en reflets de joie aux indigents.
— Et maintenant, après ces bravos indulgents
Que l'artiste recueille et qui s'éteignent, comme
Tous les bruits, je demande un souvenir pour l'homme.
Direz-vous que c'est trop prétendre et me presser?
Messieurs, pour vous convaincre ou vous embarrasser,
J'emprunte un vers à Dante, à son divin poème :
" La stricte loi d'amour est d'aimer qui nous aime. "*

Août 1888.



